LEÇON D'OUVERTURE DU COURS D'ENTOMOLOGIE

FAITE AU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE le 29 janvier 1932,

PAR M. LE Dr R. JEANNEL,
PROFESSEUR AU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE.

MES CHERS COLLÈGUES, MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi tout d'abord de vous dire que mon émotion est grande de voir se réaliser aujourd'hui le rêve de ma jeunesse. Me voici ce soir pour la première fois dans ma fonction de « professeur » au Muséum. Mais avant d'entrer dans le sujet de ce cours d'Entomologie, c'est une grande joie pour moi d'avoir tout d'abord à vous remercier tous, mes amis, qui êtes rassemblés ici pour célébrer cet évènement.

Il est d'usage, en pareille circonstance, d'évoquer son passé. Je ne sais s'il est vraiment intéressant que je vous conte comment s'est développée ma vocation d'entomologiste. Mais j'aurai plaisir à vous parler de mes parents et de mes maîtres, que beaucoup d'entre vous ont connus. Parler d'eux et même de moi, ce sera une manière de les rendre un peu présents dans cette salle, au milieu de nous.

Entomologiste, je l'ai toujours été. Mes plus anciens souvenirs témoignent de l'attrait exercé sur moi dès mon jeune âge par les Insectes. Mon premier jouet, peut-être, fut un filet à papillons et une cloche garde-manger, sous laquelle je conservais des Piérides ou nourrissais des Mantes.

Mon grand-père, Julien Jeannel, avait été pharmacien inspecteur général et professeur à la Faculté libre de Médecine de Lille. C'était un vrai naturaliste. Retiré à Villefranche-sur-Mer, il ne cessait d'exercer son activité soit dans la direction de la « Société des Amis des Arbres », la première des entreprises de reboisement, dont il avait été l'instigateur, soit dans des expériences d'hybridation qu'il surveillait dans son jardin. Mon grand-père était très lié avec Charles Naudin, chez qui j'ai maintes fois été conduit en visite. J'avais onze ans. Les beaux jardins de la villa Thuret m'enchantaient et surtout ce merveilleux cap d'Antibes derrière lequel il y avait, le long du golfe Jouan, la belle plage de Juan-les-Pins,

déserte et mystérieuse, où on ne rencontrait alors que des Papillons, des Cigales et des coquillages.

A la fin de mes études, au Lycée de Toulouse, mon père qui était professeur de Clinique chirurgicale et doyen de la Faculté de Médecine, me vit avec satisfaction devenir étudiant en médecine, puis Interne des Hôpitaux de Paris. Quelle gratitude je lui dois aujourd'hui pour le grand sacrifice qu'il a dû faire, lorsqu'il a approuvé ma décision d'abandonner la carrière médicale pour celle de Zoologiste. Que mes maîtres des Hôpitaux me pardonnent de les avoir abandonnés; aussi mes collègues d'Internat qui voyaient parfois avec commisération mon penchant pour « les Mouches ». Au fond ce n'est que l'Entomologie qui m'attirait. Il faut bien l'avouer, dès mon Internat je tournais mes regards vers le Muséum et je formais le ferme propos d'y succéder un jour à Bouvier !

A la Sorbonne, où je fis mes études de licence, je fus accueilli par G. Pruvôt, dans son laboratoire de Paris et au Laboratoire Arago, à Banyuls. Ses conseils, toujours sûrs et précis, ne m'ont jamais manqué. Près de lui, j'ai pris goût aux charmes de l'océanographie, à bord du « Roland », et j'ai failli être tenté par la Zoologie marine, en particulier par les Schizopodes de grands fonds. Mais je suis cependant resté fidèle à l'Entomologie terrestre, et mes maîtres véritables, ceux qui ont certainement eu sur moi le plus d'influence, ce sont Bedel et Racovitza.

L. Bedel est mort en 1922. C'était un Entomologiste amateur, mais son influence a été considérable sur tous les Entomologistes contemporains, car ses œuvres resteront longtemps comme des modèles d'esprit critique et de méthode scientifique. C'était un vieux garçon, un original, de relations difficiles, mais ceux qui l'ont connu goûteront vivement les « Souvenirs » que son neveu le Dr Maurice Bedel va faire paraître à son sujet dans le « Livre du Centenaire » de la Société entomologique de France.

C'est L. Bedel qui me fit entrer dans la Société entomologique. Il voulut bien me guider par ses conseils dans la rédaction de mes premiers travaux, et je pense maintenant avec reconnaissance à la sévérité excessive de ses critiques. Je crois bien aujourd'hui que ce sceptique, qui affectait tant d'indifférence, était au fond d'une grande bonté. De plus, il devait subir le prestige des médecins et en particulier de l'Internat des hôpitaux. Je suppose que c'est à cela que je dois qu'il m'ait conservé son amitié jusqu'à son dernier jour.

Mes relations avec Racovitza remontent à 1905. J'étudiais alors, dans le laboratoire de Pruvôt, à la Sorbonne, une série d'Animaux cavernicoles que je venais de recueillir au cours d'une visite de la grotte d'Oxibar, dans les Basses-Pyrénées. Racovitza, lui, revenait d'une campagne océanographique sur les côtes de Majorque, et était particulièrement intéressé par un nouveau genre d'Isopode

aquatique, *Typhlocirolana,* qu'il avait pêché dans les grottes du Drach. Il a raconté d'ailleurs en détail, dans son « Essai sur les problèmes biospéologiques » tout ce que ses tentatives pour étudier cet intéressant Crustacé lui avaient causé d'étonnement, en présence des incohérences de la Zoologie souterraine. Il rêvait d'une vaste enquête sur le domaine souterrain et voulut bien me choisir pour y collaborer avec lui. C'est ainsi que furent fondés nos « Biospeologica », œuvre collective, où furent mis en œuvre, pendant près de trente ans, les matériaux recueillis au cours de nos fréquentes campagnes spéologiques.

C'est ainsi que, dès mes débuts en Zoologie, je gagnais non seulement un ami dévoué, mais surtout un maître pour qui je n'aurai jamais trop de reconnaissance. Que ne lui dois-je pas? C'est lui qui m'a guidé dans les voies de la véritable Histoire naturelle : observation des Animaux vivants dans leur milieu, combinée avec la recherche zoologique basée « sur une notion juste de l'espèce, entité non seulement morphologique, mais aussi historique et géographique ».

Pour lui, l'étude de tous les caractères, portant sur le plus grand nombre possible d'individus, est la seule méthode qui doive conduire à une juste appréciation de la valeur taxonomique des caractères, à la distinction des caractères de filiation, paléogénétiques, de ceux d'adaptation récente, néogénétiques. A la notion arbitraire d'espèce se substitue ainsi celle plus réelle des « lignées homogènes », et cette méthode de travail, sur laquelle Racovitza insiste dans la plupart de ses ouvrages, est la seule qui permette d'aboutir à des généralisations fructueuses sur la phylogénie, l'évolution, la biogéographie.

Nos observations et nos recherches, si longtemps poursuivies côte à côte sur les Animaux des cavernes, n'ont cessé de nous faire apercevoir, tous les jours avec plus de force, la réalité du vieux principe lamarckien. Comment douter que l'évolution des lignées soit le fait de l'accumulation héréditaire de variations développées lentement sous l'action du milieu? Il est étrange qu'à notre époque ce schéma des variations lamarckiennes soit tenu par beaucoup pour une « conception enfantine » et, comme le dit Guyénot (*La Variation*, II, p. 113) ne soit défendu de nos jours que par un grand nombre de naturalistes systématiciens et la plupart des paléontologistes. Ce sont pourtant ceux-ci qui doivent avoir raison.

Certes, quelques divergences ont pu apparaître, entre Racovitza et moi, dans l'interprétation de certains faits relatifs au peuplement des cavernes. Mais ces divergences sont bien plus apparentes que réelles. Nous restons convaincus tous deux qu'il n'y a pas de distinction à faire entre des variations héréditaires et d'autres non héréditaires. Toutes les variations sont de même nature; elles sont

toutes sous l'étroite dépendance des facteurs de milieu. Mais ce n'est pas le moment d'insister ici sur ces principes généraux qui seront abondamment développés dans mes leçons prochaines.

Comme il est d'usage, j'en viens maintenant, Messieurs, à vous parler de la chaire d'Entomologie du Muséum, dont j'ai l'insigne honneur d'être aujourd'hui le titulaire.

Lamarck en fut le fondateur, chargé par la Convention, en 1793, d'organiser les collections d'Invertébrés du Muséum.

A la mort de Lamarck, en 1829, sa chaire fut dédoublée; Latreille reçut les Animaux Articulés, Blainville hérita du reste.

Latreille était au Muséum depuis 1800; depuis trente ans, il était aide-naturaliste et il s'en faut de peu qu'il y ait terminé sa vie, car il mourut en 1833, trois ans après avoir été nommé professeur. Mais combien d'aides-naturalistes, comme lui, ont fait honneur à l'Institut ! La quantité d'hommes considérables, ayant modestement occupé pendant de longues années les situations inférieures de notre Muséum, contribue pour une grande part à le rendre vénérable aux yeux des savants du monde entier.

A Latreille, mort en 1833, succéda Audouin, qui mourut jeune, à 43 ans, après huit années de professorat. La chaire, après lui, fut occupée par H. Milne-Edwards; celui-ci, après vingt années, passa à la chaire des Mammifères et Oiseaux et eut pour successeur, dans celle d'Entomologie, E. Blanchard, qui resta professeur pendant 33 ans. C'est en 1895 en effet, qu'après la mise à la retraite de Blanchard, M. E.-L. Bouvier fut choisi pour lui succéder.

En somme, depuis la mort de Lamarck, cinq professeurs se sont succédé dans la chaire d'Entomologie du Muséum. Je n'ose entreprendre ici l'éloge qu'il conviendrait de faire du dernier, de M. E.-L. Bouvier, dont j'aurais peur de froisser la modestie. Je ne veux pas non plus m'étendre outre mesure au sujet de Latreille et d'H. Milne-Edwards, dont on a écrit de copieuses biographies. Je préfère vous parler surtout d'Audouin qui fut appelé à la chaire d'Entomologie il y a cent ans. Il est beaucoup moins connu que les autres, parce que sa carrière fut trop courte et je serai satisfait si je puis vous montrer combien son œuvre doit faire regretter sa mort prématurée. S'il avait vécu, il aurait pu rester professeur d'Entomologie au Muséum jusqu'en 1875. Ce qu'il nous a laissé permet d'entrevoir ce qu'aurait pu être son œuvre; peut-être aurait-il éclipsé Latreille, le Prince de l'Entomologie !

Jean-Victor Audouin naquit à Paris, le 27 avril 1797, de parents de condition médiocre, qui eurent cependant le mérite d'élever une nombreuse famille. Celle-ci fut d'ailleurs une charge pour Jean-Victor pendant toute sa vie et ses contemporains citent de lui maints traits de générosité à l'égard de ses frères ou sœurs.

Le jeune Audouin commença ses études au collège de Reims, puis à Louis-le-Grand, à Paris. Je ne sais quelle circonstance fit qu'il fut envoyé en Toscane, au collège de Lucques, où il resta jusqu'en 1813, époque où les troubles dans toute l'Europe déterminèrent ses parents à le rappeler d'urgence à Paris.

Son père, qui était avocat, lui fit faire ses études de droit et le plaça chez un avoué. Sans doute voulait-il donner à son fils un métier lucratif. Mais le jeune Audouin, déjà passionné pour l'Histoire naturelle, ne trouvait aucune joie dans son état. Son père en eut pitié et lui permit « d'abandonner Justinien pour Hippocrate ». Il l'envoya à l'École de Médecine.

Notre jeune Naturaliste se trouva ainsi plus à l'aise, dans une discipline biologique; il fit de bonnes études médicales. On le voit d'abord élève externe chez un des premiers pharmaciens de Paris, puis préparateur du cours de pharmacie. En 1826, il est reçu docteur en médecine.

Pendant cette période de sa vie, où il poursuivait ses études médicales, Audouin était, déjà et surtout, un Entomologiste et sut trouver le temps de publier quelques-uns de ses travaux les plus importants. Un incident infime avait d'ailleurs fixé l'orientation définitive de sa carrière, dès 1816.

Alors, Al. Brongniart était professeur de Minéralogie au Muséum. Mais il n'avait pas encore renoncé à collectionner les Insectes en guise de passe-temps. On sait d'ailleurs que Brongniart était bien plus qu'un amateur en Entomologie, puisqu'il avait rédigé une Histoire générale des Insectes en dix volumes, qui fut publiée en 1802 sous le nom de M. de Tigny.

En 1816, donc, Al. Brongniart, suivi de sa famille, se livrait par une belle journée à la chasse aux Insectes dans le bois de Meudon, lorsqu'il rencontra le jeune Audouin, alors âgé de 19 ans, qui faisait comme lui. Ils firent connaissance et se communiquèrent réciproquement leurs chasses. Puis ils se retrouvèrent dans la suite à Paris et quelque temps après Audouin fut engagé, à 600 francs par mois, pour s'occuper de la collection d'Al. Brongniart, « qui devenait la proie des Dermestes ». Ce modeste emploi aida grandement le jeune Audouin à terminer ses études; ce fut même cela qui lui permit d'obtenir de son père de quitter le droit pour la médecine. Mais surtout Audouin s'est trouvé du coup sous la protection d'un homme bien placé pour lui faciliter l'accès au Muséum. Al. Brongniart n'eut d'ailleurs qu'à se louer du conservateur de ses collections. Il s'en loua même si bien, qu'en 1826 il en fit son gendre.

La carrière d'Audouin fut brillante. En 1820, un de ses premiers travaux attira l'attention du monde savant. Dans un mémoire intitulé « Recherches anatomiques sur le thorax des Animaux articulés et celui des Insectes en particulier », il décrit la complexité

des segments thoraciques, qu'il montre formés de 34 pièces, dont il établit la nomenclature. Ce mémoire fut lu à l'Académie des Sciences et attira à son auteur de chaleureux éloges de Cuvier. Il lui valut en plus d'être reçu membre de la Société philomatique, qui était, à l'époque, comme l'antichambre de l'Institut.

En 1822, Audouin reconstitue la Société d'Histoire naturelle de Paris. En 1824, avec quelques amis, il fonde les *Annales des Sciences Naturelles,* aujourd'hui la doyenne des Revues d'Histoire naturelle françaises. Sa réputation est déjà telle que l'Institut de France le choisit pour occuper la place de sous-bibliothécaire.

D'ailleurs, dès cette époque, Audouin va de succès en succès. Lamarck, déjà vieux et aveugle, laissait à l'aide-naturaliste Latreille le soin de faire à sa place le cours du Muséum. En 1825, Latreille étant malade, ce fut Audouin que l'Assemblée des Professeurs appela pour le suppléer. Il y montra de grandes qualités professorales. Ses auditeurs ne se lassèrent pas de louer son élocution facile, la clarté de ses exposés et un véritable don de rendre attrayants les sujets les plus arides. Sans doute, l'ardeur juvénile d'Audouin fit-elle d'autant plus sensation que les auditeurs étaient accoutumés au style lourd et ampoulé, aux longues digressions philosophiques de Lamarck, ou à la parole embarrassée de Latreille, qui était affligé d'une malformation du maxillaire supérieur.

En 1826, Audouin fut chargé par le Ministre de l'Instruction Publique, de l'achèvement du grand ouvrage sur l'Expédition d'Égypte, abandonné par Savigny, devenu aveugle. Ce fut pour lui une occasion de soucis et de travaux disproportionnés avec le résultat à obtenir, car tous les éléments nécessaires lui manquaient pour terminer l'œuvre. Il reçut du gouvernement une indemnité et l'on rapporte qu'il l'abandonna généreusement à Savigny, tombé dans le dénûment.

Audouin devint aide-naturaliste d'Entomologie en 1830 et succéda à Latreille comme professeur au Muséum, en 1833. En 1832, il avait été l'un des fondateurs de la Société Entomologique de France, née sous les auspices de Cuvier, de Latreille, d'Et. Geoffroy-Saint-Hilaire, d'Al. Brongniart, de Duméril, de Blainville, d'H. Milne-Edwards, c'est-à-dire sous le patronage des plus grands noms du Muséum. Audouin en fut le premier vice-président, puis le deuxième de ses présidents (1833). Il se fit remarquer maintes fois par la maîtrise avec laquelle il en dirigea les séances.

En 1834, c'est la Société Royale et Centrale d'Agriculture qui accueille Audouin comme « associé », en raison de ses belles recherches sur la Pyrale de la Vigne. Puis, en 1838, l'Académie des Sciences le reçoit dans la section d'Économie Rurale, pour laquelle le désignait l'ensemble de ses travaux d'Entomologie appliquée.

Alors au faîte des honneurs, il semblait bien qu'Audouin allait

pouvoir consacrer sa grande activité à d'importants travaux de longue haleine. Attiré par ses recherches sur les Insectes nuisibles à la vigne, il entreprit quelques voyages dans le Midi de la France et en Italie; mais il fut tout à coup terrassé par une attaque d'apoplexie en 1841, c'est-à-dire à l'âge de 43 ans et quelques mois.

L'œuvre d'Audouin est vaste et embrasse des disciplines entomologiques diverses.

Les premières en date des publications d'Audouin, traitent de sujets anatomiques. J'ai déjà fait allusion à ses « Recherches anatomiques sur le thorax des Animaux articulés et celui des Insectes en particulier », où Audouin montre beaucoup de perspicacité dans l'analyse.

Dans une série d'autres mémoires publiés entre 1820 et 1830, dont beaucoup ont été écrits avec la collaboration de H. Milne-Edwards, Audouin traite des homologies des pièces masticatrices chez les Crustacés et les Insectes, de la circulation du sang chez les Crustacés, de la respiration chez les Crabes terrestres, et de bien d'autres points encore obscurs à cette époque, ayant trait à l'organisation des Animaux articulés.

En 1821, un travail présenté à l'Académie des Sciences et qui fut l'objet d'un rapport de Latreille, faisait connaître l'organisation des organes copulateurs des Bourdons. Il n'est pas sans intérêt de noter que l'auteur y faisait déjà la preuve que les organes copulateurs présentent des différences très caractéristiques pour la distinction des espèces et permettent de séparer certaines, « qu'on avait confondues jusqu'alors, tant elles se ressemblent par le reste de leur organisation ». Il a fallu près d'un siècle pour que ce principe si clairement exprimé par Audouin soit mis en application dans la systématique.

Bien entendu, les observations d'Audouin ne se limitent pas aux faits anatomiques. Ses diverses notes et mémoires montrent tout l'intérêt qu'il porte aux faits éthologiques.

Le parasitisme attire son attention : premières larves des Sitaris, mœurs des Acariens et Ixodes, larves de Diptères (Conopides) endoparasites chez le *Bombus*. Ailleurs, il nous décrit le terrier compliqué, tapissé de soie et fermé par un admirable opercule, œuvre d'une Araignée (sans doute une *Nemesia*) de la Corse. Il observe l'accouplement des *Cebrio*, dont les mâles volent après les pluies dans les bois d'oliviers et viennent se presser sur l'extrémité du long oviducte que la femelle aptère, enfouie sous terre, laisse pointer à la surface du sol.

En observant « les phénomènes qui précèdent souvent la régénération des pattes chez certains Crustacés », Audouin découvre que l'autotomie des membres se fait à un lieu d'élection. Ailleurs

ce sont les mœurs des Insectes submarins qu'il observe, celles du « *Blemus fulvescens* » (aujourd'hui connu sous le nom d'*Aepus marinus*), qui se laisse submerger par les marées, accumulant autour de lui une provision d'air respiratoire.

Je passe sur ses observations diverses sur la phosphorescence de certains Myriapodes, sur les coques nymphales des Lucanes et des Copris. Je signale seulement qu'il a eu l'occasion d'observer le curieux animal aquatique, déjà décrit par Geoffroy, sous le nom de « Binocle à queue en plumet » et par Latreille sous le nom générique de *Prosopistoma*. On a beaucoup discuté sur cet étrange petit animal, dont quelques individus seulement ont été trouvés çà et là, dans le fond des rivières de France. Latreille le tenait pour un Crustacé, Audouin trouva qu'il faisait passage des Crustacés aux Insectes, mais ressemblait bien plus, en apparence, à ceux-ci qu'aux premiers. On sait bien aujourd'hui qu'il s'agit d'une larve d'un Névroptère, d'un type étrange. L'imago est certainement une espèce connue, mais personne encore n'a réussi à l'identifier.

Dès que la situation d'Audouin fut bien assise, il fut naturellement appelé à appliquer ses vastes connaissances entomologiques à des recherches utilitaires. Auparavant, au XVIIIe siècle, on avait bien admiré la belle enquête faite par Duhamel du Monceau, en 1761, sur les dégâts causés par un papillon dans les grains, en Angoumois. On connaissait encore les recherches de Réaumur sur les Teignes. Mais on peut dire qu'Audouin fut en France le véritable fondateur de l'Entomologie économique. Il fit d'ailleurs école, et nombreux sont les membres de la Société entomologique de France qui suivirent la même voie; les principaux furent Guérin-Méneville, Goureau, Lucas, M. Girard.

La thèse de doctorat en médecine d'Audouin s'intitule : « Recherches pour servir à l'histoire naturelle des Cantharides »; elle traite de l'analyse chimique des Cantharides, de leur action physiologique, de leur emploi.

La sériciculture, très florissante en France au début du XIXe siècle, subissait des pertes considérables du fait des maladies parasitaires des vers à soie. Audouin publia plusieurs notes sur la Muscardine, dont il reconnut la nature cryptogamique. Mais il resta embarassé pour proposer des moyens pratiques d'enrayer le fléau.

C'est la Pyrale de la Vigne qui fut le principal objet de ses recherches en Entomologie agricole. Il lui a consacré plusieurs gros traités et recommandait déjà la destruction de ce Papillon par le piégeage à la lumière et surtout par la recherche des œufs, toujours apparents sur les feuilles.

Les recherches d'Audouin sur la Pyrale sont celles qui établirent sa réputation en Entomologie économique. Elles ne furent cepen-

dant pas les seules, car on compte encore un bon nombre de ses travaux qui traitent du Puceron lanigère, des Pissodes et Scolytes nuisibles aux forêts, et aussi de tentatives d'acclimatation de la Cochenille du Nopal et encore du *Bombyx cecropia*, grand Saturnide séricigène de la Louisiane qu'il réussit à élever à Paris sur le prunier.

Il me reste enfin à parler des travaux d'Audouin en Entomologie systématique. Quoiqu'il se soit surtout montré un naturaliste de l'école de Réaumur ou de Swammerdam, Audouin était aussi un systématicien. Mais il ne commença à publier des travaux de systématique que lorsqu'il fut devenu professeur au Muséum et son *Histoire naturelle des Insectes*, entreprise en collaboration avec Brullé, fut brusquement interrompue par sa mort.

On peut facilement constater que si Audouin n'était pas mort prématurément, s'il avait pu augmenter davantage et mettre en œuvre les collections du Muséum, c'est lui sans doute, et non pas Lacordaire et Jacquelin Duval, qui aurait écrit les *Genera* dont le besoin se faisait sentir depuis que Latreille avait définitivement établi les familles naturelles.

Les soins qu'il a apportés aux collections pendant ses huit années de professorat en sont la meilleure garantie. A sa mort, ces collections comprenaient 120.000 espèces réparties dans 10.000 genres. Le nombre des exemplaires était estimé à près de 500.000, tous déterminés et étiquetés. C'est Duponchel, dans sa notice nécrologique, qui nous donne ces chiffres indiquant bien ce que fut l'activité d'Audouin. Et il ajoute :

« Que l'on considère que pour suffire à tant de besogne, le pro-
« fesseur n'a que deux ou trois aides qui ne sont tenus d'y donner
« que quatre à cinq heures par jour, on sera forcé de convenir alors
« qu'il n'y a pas de proportion entre cette immense opération et les
« moyens d'exécution, et qu'il est physiquement impossible, par
« conséquent, au professeur, malgré toute sa bonne volonté et
« tout le zèle personnel qu'il pourrait y mettre, de la terminer aussi
« promptement que le voudraient ceux qui n'en connaissent pas
« les difficultés ».

« Espérons néanmoins, conclut Duponchel, que le successeur de
« M. Audouin parviendra à les surmonter et obtiendra de l'admi-
« nistration les moyens de mettre fin à un état de choses dont
« s'étonnent avec raison les Entomologistes étrangers. »

Hélas! que peu de choses ont changé aujourd'hui! Duponchel estimait surchargé le premier successeur d'Audouin, il y a cent ans, ayant devant lui une collection de 500.000 exemplaires, déterminés et étiquetés ! Qu'aurait-il dit des successeurs suivants et particulièrement de Bouvier? Que penser du quatrième successeur, au-

jourd'hui, qui se trouve, en présence non plus de 500.000, mais de 50 millions d'exemplaires [1], dont la détermination et l'étiquetage sont à reprendre et le rangement à faire ?

Pour cette « immense opération » le professeur n'a guère plus d'aides aujourd'hui que n'en avait Audouin.

Quand on constate l'œuvre accomplie par Audouin, dans l'organisation de son laboratoire, pendant ses huit années de professorat, n'est-on pas en droit de se dire que, s'il n'était pas mort subitement en 1841, mais s'il avait continué de gérer sa chaire jusqu'en 1875, date où il aurait pris sa retraite, certainement l'organisation, en matériel comme en personnel, de notre Entomologie serait aujourd'hui à l'instar des autres grands Musées du monde.

A la mort d'Audouin, il se passa une chose inouïe, absolument inconcevable de nos jours. La Société Entomologique de France tint une réunion extraordinaire et délibéra sur le choix d'un successeur dans la chaire du Muséum. Une lettre officielle fut adressée à l'Assemblée des Professeurs du Muséum, aux Membres de l'Institut, au Ministre de l'Instruction Publique; elle proposait en 1re ligne Lacordaire, en 2e ligne Léon Dufour.

Il semble que le choix du Muséum se soit porté sur Léon Dufour, mais que celui-ci, pressenti, se soit récusé et ait désigné le plus digne à son avis : H. Milne-Edwards. C'est H. Milne-Edwards qui fut élu; il était alors aide naturaliste d'Entomologie. Cette élection décida du sort de Lacordaire, qui fut définitivement perdu pour la France et devint professeur à Liége.

H. Milne-Edwards fut titulaire de la chaire d'Entomologie du Muséum pendant vingt ans et s'occupa surtout des Crustacés. Lorsqu'il permuta dans la chaire des Mammifères et des Oiseaux, en 1862, E. Blanchard, lui succéda dans celle d'Entomologie et l'occupa pendant trente-trois ans.

On est en droit de regretter qu'E. Blanchard, qui était un bon Entomologiste et un dessinateur hors ligne, n'ait pas suivi l'exemple de ses prédécesseurs dans l'administration de son laboratoire. Depuis les débuts, le laboratoire d'Entomologie du Muséum n'avait cessé de faire appel à toutes les bonnes volontés, seul moyen de surmonter les difficultés toujours croissantes, tenant à la perpétuelle augmentation des collections. Blanchard ferma le laboratoire aux Entomologistes amateurs; il fit cesser toute collaboration avec la Société entomologique. Il est pénible de devoir constater qu'en 1895, sa succession apporta à Bouvier des collections terriblement amoindries, non seulement par la perte de tous les Insectes détruits, faute des soins indispensables, mais aussi en raison du

[1] Les collections entomologiques du Muséum occupent 250.000 boîtes, dont plus d'un tiers environ sont de grand format ou doubles, et près de 10.000 tiroirs.

retard dans la préparation et la détermination des matériaux.

Certes, on peut affirmer sans crainte que Bouvier s'est trouvé en présence de difficultés autrement grandes que jadis Milne-Edwards, à la mort d'Audouin. S'il les a surmontées, c'est qu'il s'est empressé d'appeler à lui la collaboration de tous les spécialistes susceptibles de mettre en œuvre les collections. Le laboratoire fut de nouveau largement ouvert à tous les travailleurs.

Et rien, je crois, ne saurait mieux exprimer la reconnaissance du monde Entomologique à l'égard de Bouvier, que cette grande plaque de marbre, qui se trouve devant l'entrée du Laboratoire, et où s'affiche, en lettres d'or la liste des bienfaiteurs. Leur nombre a été trois fois plus grand dans les trente dernières années que pendant tout le XIXe siècle.

Grâce à Bouvier, nos collections nationales, sont donc redevenues dignes d'un grand pays colonial. Déjà considérables, elles s'accroîtront encore, car la nécessité d'étendre à l'infini nos collections d'Insectes s'impose à mesure que l'on comprend mieux le rôle que l'Entomologie doit jouer dans les sciences.

Il n'est plus nécessaire d'insister sur son intérêt pratique; tout le monde connaît l'importance de l'Entomologie agricole ou forestière, de l'Entomologie médicale ou vétérinaire. Mais ce que l'on sait moins, c'est que toutes ces branches d'application ont besoin d'une systématique extrêmement poussée, et que celle-ci ne peut se faire qu'au moyen de collections immenses. A cet égard, la France est en retard sur de grands pays étrangers, comme l'Angleterre ou l'Amérique, dans lesquels les départements de l'Agriculture ou de la Santé mettent un très nombreux personnel rétribué à la disposition des Musées Entomologiques.

D'autre part on commence à comprendre tous les services que les Insectes peuvent rendre dans la recherche des solutions de beaucoup de grands problèmes biologiques. Matériel facile à conserver et à manipuler, facile à réunir en immenses séries, en raison du grand nombre des collectionneurs, l'Insecte est particulièrement précieux pour les études de phylogénie ou de biogéographie. Sans compter que les Insectes sont un des groupes les plus anciens, peuplant la surface de la Terre depuis l'ère primaire. L'étude taxonomique et phylogénique des espèces actuelles, lorsqu'elle est faite avec méthode, peut permettre de définir des lignées homogènes, entités historiques souvent très anciennes, et qui ont la même importance que des fossiles pour reconstituer l'histoire de notre globe terrestre.

Ce sont là d'ailleurs des problèmes que je me suis toujours efforcé d'aborder dans mes travaux. Je compte bien en faire l'objet d'une série de cours, dans un avenir prochain.